

**Maxime Prévost**

## **Le XVII<sup>e</sup> siècle à travers les âges**

« De nos jours, on n'écrit plus des livres pour qu'ils soient lus, pour s'instruire par eux et pour enseigner, mais bien pour les comptes rendus de la critique, afin qu'on puisse de nouveau en parler et émettre des opinions, et ainsi de suite à l'infini. »<sup>1</sup> Cette déclaration désabusée de Goethe, notée par Riemer, appartient désormais à un passé révolu que d'aucuns qualifieront d'âge d'or. En effet, on pourrait facilement soutenir que nous publions aujourd'hui sans même entretenir l'espoir que nos travaux fassent l'objet de comptes rendus attentifs, puisque la profession universitaire, tant en Amérique qu'en Europe, se caractérise désormais par une surenchère de l'écriture. L'impératif *publier ou périr* signifie, en définitive, que nous sommes désormais condamnés à créer des enfants de l'esprit mort-nés, ensevelis dès leur parution sur les rives de l'oubli. Puisque chaque professeur porte en lui l'ensemble de l'universitaire condition, on me permettra de lancer cette recension sur le mode de la confession : l'enseignement, les diverses tâches administratives qui m'échoient, mes propres lectures consacrées essentiellement à ce qu'il convient d'appeler le *corpus*, mes recherches et mes projets d'écriture ne me laissent finalement qu'une part négligeable de mon temps à consacrer aux travaux de mes pairs, même ceux qui me semblent les plus dignes d'intérêt. Plusieurs conversations avec des collègues me portent à croire que mon cas n'a rien d'exceptionnel, comme en témoigne la difficulté que j'eus à trouver un recenseur pour l'ouvrage dont je parlerai dans ces lignes, un ouvrage capital pourtant, un ouvrage dont, naguère, avant l'âge de l'indifférence, on aurait dit qu'il était appelé à « faire date ».

La lecture de *Chateaubriand. Poésie et Terreur* m'a rappelé l'époque bénie de mes études, celle de ce curieux mélange de travail, de lecture et de dissipation, c'est-à-dire cette période de l'existence où le temps ne m'était

---

<sup>1</sup> Déclaration citée par Claude Roëls dans sa Préface aux *Conversation de Goethe avec Eckermann*, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1988, p. 22.

pas encore compté et pendant laquelle je pouvais, à loisir, lire par exemple le *Montaigne* d'Hugo Friedrich avec toute l'attention et la disponibilité qu'exige un ouvrage aussi foisonnant. Cette comparaison n'est pas choisie au hasard, car le *Chateaubriand* de Marc Fumaroli est un ouvrage qui, à l'instar du *Montaigne* de Friedrich ou du *Balzac* de Curtius, fait revivre une époque de l'intérieur, à partir du noyau d'intelligibilité que constitue un auteur essentiel, à savoir un auteur qui a su autant capter qu'infléchir l'imaginaire et l'éloquence de son époque. Cet ouvrage est une synthèse longue, mais qui a l'immense mérite de reconstituer tous les ponts implicites entre Chateaubriand et son temps, ceux que l'écrivain pouvait à bon droit tenir pour acquis par son lectorat originel; par le fait même, il rehausse l'intelligibilité de cet auteur pour le lecteur contemporain, car la seule lecture du *Génie du christianisme* et des *Mémoires d'outre-tombe*, tout éclairée qu'elle soit, risque aujourd'hui de laisser subsister de larges parts d'ombre.

Georges Gusdorf écrivait que « le romantisme correspond à l'habitation en pensée dans la nouvelle Europe née de la Révolution »<sup>2</sup>. Chateaubriand, mieux que tout autre écrivain français de son époque, sera parvenu à créer une figuration imaginaire du nouveau monde qui s'érigait sur les ruines de l'ancien. À lui seul, le personnage de René témoigne de la perte de repères de l'individu moderne, qui « porte en lui le principe de cette désorientation, un mal corrupteur et destructeur. Le Rimbaud d'une *Saison en enfer*, et Conrad, avec le personnage de Kurtz, vont dans le sens de ce diagnostic » (p. 238). Comme l'explique brillamment Marc Fumaroli, tout l'intérêt et toute l'originalité de l'œuvre de Chateaubriand tiennent au fait que son regard aura toujours été tourné vers le passé sans pour autant être celui d'un réactionnaire (« Il n'a jamais fait le moindre cas de la thèse contre-révolutionnaire de l'ex-jésuite Barruel et s'il a marqué de l'estime pour la personne de Bonald, il n'a pas caché dans ses *Mémoires* son éloignement pour une pensée contre-révolutionnaire qui veut restaurer la monarchie sur le sacré et non sur la liberté », p. 27). Comprendre la grandeur du passé, posséder une mémoire et un sens de l'histoire sans pour autant estimer que le présent doive

---

<sup>2</sup> Georges Gusdorf, « Fondements du savoir romantique », dans *Le Romantisme*, t. I, Grande bibliothèque Payot, [1982] 1993, p. 56.

reproduire ce passé historiquement et ontologiquement dépassé, voilà une position originale, tant en 1802 qu'aujourd'hui. Chateaubriand aura été l'homme de la dialectique, l'auteur de la synthèse difficile, voire impossible, entre la grandeur de l'Ancien Régime et le libéralisme postrévolutionnaire. L'ensemble de l'étude de Fumaroli nous présente donc un portrait tout en finesse, sous tous les angles, d'un Chateaubriand libéral (qui a diagnostiqué dans l'Ancien Régime finissant « l'état décadent et figé d'une société de privilèges et de vanités au bord du précipice, et s'y ruant allégrement », p. 58), voire démocrate (« Par son dédain des prétentions sociales et son amour des êtres et des choses de la nature, ce gentilhomme de naissance provinciale était démocrate de vocation, aussi longtemps que démocratie ne signifie pas violence, centralisation et nivellement », p. 109), mais tout aussi résolument attaché à la couronne qu'à la Charte, ce qui fait de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* un personnage aussi complexe qu'attachant, « trop ultra pour les libéraux, trop libéral pour les ultras » (p. 450). L'étude reconstitue ainsi tous les méandres de la pensée et de l'action politique de Chateaubriand, lui pour qui « le retour des Bourbons n'avait de chance [...] de devenir populaire et national qu'en prenant pour drapeau la liberté politique » (p. 450) et pour qui « la "légitimité" ne saurait être la répétition de l'Ancien Régime » (p. 452). Son projet de « greffer politiquement l'ancienne France sur la nouvelle » aura été marqué par l'échec; par l'échec politique, puisque « [c]ette greffe, il lui revenait de la réussir poétiquement » (p. 619).

Sur le plan imaginaire, nous habitons tous, consciemment ou non, une époque : la vaste majorité des gens habitent tout simplement la leur; les critiques habitent, quant à eux, celle de leur période de prédilection. La plupart des dix-neuviémistes, ceux pour qui Baudelaire, Flaubert et Zola sont les grands maîtres du siècle, ceux pour qui le Hugo de *William Shakespeare* et de *L'Homme qui rit* est un romantique attardé à l'éloquence boursoufflée, habitent le Second Empire ou la Troisième République. Le XIX<sup>e</sup> siècle de Marc Fumaroli est tout autre, puisqu'il l'explore depuis le Grand Siècle. Rarement, peut-être jamais, aura-t-on vu le spécialiste d'une époque faire une excursion aussi prolongée et soutenue hors de ses terres propres. L'auteur de *Héros et orateurs. Rhétorique et dramaturgie cornéliennes* (Droz, 1990) et de *Le Poète et le roi. Jean de La Fontaine en son siècle* (Éditions de Fallois, 1997) apporte ainsi, presque par la force des choses,

une perspective exceptionnelle sur le romantisme, et plus particulièrement sur la Monarchie de Juillet, période qu'habitent implicitement nombre de commentateurs du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Dès la première page, l'auteur se positionne avec franchise : ce siècle « aurait dû être en France celui de Louis XVI et d'un royaume réformé sur le modèle anglais » (p. 9). La Restauration souhaitée par Chateaubriand, libérale et constitutionnelle, aurait pansé les plaies ouvertes par la Terreur des années 1792-1794, ces « deux années de plomb et de sang [qui] désillusionnèrent brutalement une jeune génération française et européenne de poètes : André Chénier, Vittorio Alfieri, Friedrich Schiller, William Wordsworth » (p. 16). On sait ce qu'il advint de la restauration des Bourbons; la particularité et l'intérêt de la position de Marc Fumaroli tiennent à ce que, à l'instar de son héros et orateur, il refuse de se réconcilier avec la suite des choses. C'est avec une mordante ironie qu'il évoque les Trois Glorieuses : « cette fois en effet la Révolution est repartie, et sur les bases les plus malsaines qui soient. [...] Un interrègne de Bas-Empire, appelé à durer de crise en crise, s'est installé en 1830. La Terreur n'est plus désormais l'exception tragique que l'on peut clore, mais la norme récurrente de l'histoire politique française et, donc, mondiale » (p. 461). La monarchie prétendument libérale de Louis-Philippe est ainsi dépeinte par Fumaroli comme « un despotisme cauteleux de ploutocrates » (p. 586) : « Après 1830, le suspens héroïque imprimé à la guerre civile française par le conflit irrésolu entre trois options politiques — république spartiate, monarchie libérale, dictature militaire — a fait place à une modernité imprévue par les précédents classiques; le primat de la digestion et l'avarice au pouvoir » (p. 585). Tout est dit; la grandeur de Chateaubriand tiendrait alors à son refus absolu de reconnaître le nouvel état de fait (« Il démissionne de la Chambre des pairs, après un superbe discours où il réaffirme son idéal d'alliance entre liberté et légitimité. Il renonce à sa pension, à son rang de ministre d'État. Il aurait voulu pouvoir démissionner de l'Académie française », p. 460), alors même que ses cadets, Vigny, Hugo, Musset et Dumas, prennent leur envol. On le sait, les défaites politiques laissent des stigmates, fussent-ils implicites, sur l'histoire esthétique. Chateaubriand a perdu en 1830, comme, en bout de ligne, Hugo aura perdu en 1851. Toute héroïque et saluée qu'ait été la résistance de l'auteur des *Châtiments* au mouvement de l'histoire, la préséance esthétique et imaginaire appartiendrait désormais, et à long terme, à des hommes plus à l'aise dans

leur époque, c'est-à-dire à des auteurs qui se sont voulus « dépolitiqués », selon le mot de Baudelaire.

Dès les premières pages de *L'Âge de l'éloquence*, Marc Fumaroli posait les bases méthodologiques de la présente étude lorsqu'il suggérait que, pour Mme de Staël et Hugo, comme pour Chateaubriand, il s'agissait « de substituer aux traités de rhétorique marqués par l'École, le Barreau, la Chaire, une rhétorique proprement littéraire, qu'on baptise esthétique ou poétique ou critique pour mieux faire ressortir sa nouveauté, mais au prix de faire oublier sa filiation »<sup>3</sup>. Alors que le XIX<sup>e</sup> siècle est généralement étudié de manière implicitement ou inconsciemment téléologique, c'est-à-dire scruté de manière à faire ressortir les germes de ce qui allait advenir, comme si le moment présent constituait la fin ultime de toute évolution intellectuelle ou esthétique, Marc Fumaroli prend plutôt le parti de l'observer depuis le passé, de manière à bien saisir tant les filiations que les ruptures qui échappent à la majorité des commentateurs. Il nous invite ainsi à bien mesurer l'impact de l'« éloquence chauffée à blanc de Rousseau » sur l'ensemble de la génération révolutionnaire, tous partis confondus :

À s'en tenir au témoignage du jeune Chateaubriand, tout s'est passé, pour sa génération de lecteurs français de Rousseau, comme si, pour des oreilles accoutumées aux harmonieux arpèges des clavecins, des violes de gambe et autres instruments des Belles-Lettres des Lumières, avaient éclaté tout à coup, interprétés par le grand orchestre du XIX<sup>e</sup> siècle encore à naître, les accents de l'ouverture de *Lohengrin* ou de *Tristan* (p. 101).

Dès lors, le défi qu'entend relever Chateaubriand est de produire une écriture qui soit à la hauteur tant du modèle rousseauiste que des événements dont il est tantôt acteur, tantôt victime, c'est-à-dire une écriture proprement épique mais en prose, et qui, tant au début qu'à la fin, tant dans *l'Essai sur les révolutions* que dans les *Mémoires d'outre-tombe* (« une *Odyssée* où Ithaque est à jamais perdue, une *Énéide* où la nouvelle Troie ne peut pas être fondée », p. 129), puisse rendre compte de la défaite que l'histoire réserve presque inévitablement aux individus

---

<sup>3</sup> Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980, p. 4.

poussés aux grés des vents, qui aspirent à l'épopée, mais doivent se résoudre à l'humiliation chrétienne. Si Chateaubriand s'impose comme la voix dominante du XIX<sup>e</sup> siècle naissant, n'est-ce pas parce qu'il sait mieux que quiconque exprimer cette dialectique de la grandeur et de l'humiliation, de l'aspiration et de la perte? Comme Caspar David Friedrich en peinture, comme Beethoven dès ses premières sonates, comme plus tard le Lamartine des *Méditations poétiques*, Chateaubriand est maître de cet art qu'Alain Corbin appelle « cosmisation »<sup>4</sup>, c'est-à-dire, dans les termes de Marc Fumaroli, cet art « de faire voir d'une seule saisie, sans coupure, sans clôture, un ensemble et ses détails, une unité dans sa multiplicité, comme un *totum simul* que le regard et l'esprit ont le pouvoir de contempler et de réfléchir » (p. 332).

Cette analyse de l'éloquence de Chateaubriand parvient à faire la lumière sur les ponts qui le relie au passé, et plus particulièrement au XVII<sup>e</sup> siècle (période où « l'éloquence sacrée avait nourri par son verbe la religion royale et française », p. 405), mais réussit encore et surtout à faire ressortir toute la nouveauté du projet : celui « d'imposer un type nouveau (c'est-à-dire chrétien) de poète-orateur laïc » (*ibid.*). En effet, il s'agit bien pour Chateaubriand, comme pour ses successeurs romantiques, de nier cette dichotomie entre Lettres sacrées et Belles-Lettres, lesquelles demeureraient « privées du droit d'entrer dans les régions frontières de l'expérience humaine » (*ibid.*).

Sur le plan de l'histoire littéraire, le phénomène fondamental de ce projet de rupture et de continuation (et, selon Fumaroli, l'un des moins fréquemment commentés ou même relevés, voir p. 163) est le rejet du vers au profit d'une prose poétique totalisante et pour tout dire cosmique, une prose qui se veut, somme toute, plus puissante que le vers. Or ce rejet du vers en faveur de la prose n'allait pas de soi, dans la mesure où « [p]our Chateaubriand comme pour Fontanes, mais c'était déjà une évidence pour Ronsard, pour Malherbe et même encore pour Voltaire dramaturge et poète lyrique, l'art du vers français était au royaume ce que la liturgie est à l'Église romaine, l'art d'élever le dire dans un ordre

---

<sup>4</sup> Voir Alain Corbin, *L'Homme dans le paysage. Entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Textuel, 2001, p. 30-31.

mnémotechnique et sacramental qui sépare le pur de l'impur, l'ordre du désordre » (p. 160). L'« habitation mentale » dans l'Europe postrévolutionnaire exigeait en somme, sous peine de fraude esthétique, que l'on rende compte tant du désordre que de l'impur. Chateaubriand serait ainsi le premier écrivain majeur qui ait mesuré « la menace encore secrète d'effondrement de la métrique française, retardée par la grande génération apparue à la Restauration, des Hugo, Lamartine, Vigny et Musset » :

Cela signifie que les temps ne sont plus à la « musique savante » du vers, aristocratique comme celle de l'opéra tel que le concevait Rameau, ou de la tragédie sacrée telle que la conçut Racine. Dans l'âge démocratique inauguré par la Révolution, la foule a remplacé le roi, la presse la cour, l'urgence le loisir, l'orchestre la lyre, la prose le vers. Interprète de son siècle, même pour mieux résister à sa pente, il a dû s'adresser à lui dans le langage qui lui convenait. « Le canon hiératique du vers », pour reprendre une définition de Mallarmé, n'est plus de saison. (p. 435)

Marc Fumaroli nous invite ainsi à découvrir, ou à redécouvrir, un Chateaubriand qui, avant de se projeter dans le futur et de redéfinir l'éloquence de son époque, prend toute la mesure tant de la tradition française que des bouleversements, inévitables, parfois souhaitables, qu'elle était appelée à subir.

On aura compris à la lecture de ces lignes que *Chateaubriand. Poésie et Terreur* est un ouvrage d'érudition et de finesse, doublé d'une œuvre engagée dans laquelle un citoyen du Grand Siècle évoque avec tristesse le rendez-vous raté entre la légitimité et la liberté politique. Quelle que soit la perspective politique du lecteur (qu'on a, au fil des ans, déshabitué d'une telle franchise), il en résulte une rencontre captivante entre les imaginaires de deux siècles généralement perçus comme antinomiques. Il s'agit d'un ouvrage qui serait lu avec profit par quiconque s'intéresse de près ou de loin à l'histoire politique et esthétique du XIX<sup>e</sup> siècle, mais tristement condamné, par son ampleur et son ambition mêmes, à n'être abordé que par les rares spécialistes de Chateaubriand.

**Référence :** Marc Fumaroli, *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, Éditions de Fallois, 2003 (réédité par Gallimard, coll. « Tel », 2006), 779 p.